



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

Il est peu de mots plus disgracieux à prononcer que celui de *cabas*, et cependant c'est ainsi que l'on nomme aujourd'hui les espèces de paniers dans lesquels les jeunes personnes portent leur ouvrage. On les a enjolivés de toutes les manières depuis quelque tems, et nous en avons vu qui, en dépit de leur dénomination bourgeoise, allaient jusqu'au prix de cent cinquante francs. Ceux-ci étaient en tissu de perles représentant des sujets, ou en résille semblable à celle des bourses, arrêtée à chaque maille par une perle d'or ou d'acier. Les baguettes qui en soutiennent les côtés, sont du même métal et présentent des petits filets, ou des lisérés de perles artistement travaillés. On double ces cabas en moire, et on met un grand luxe dans la cordelière qui les

suspend. On en voit de très-jolis en paille tressée à jour et doublés en soie de couleur. On en fait aussi beaucoup en tapisserie ; ce travail est même très à la mode aujourd'hui.

— Un joli *cabas* est un présent qui s'offre en beaucoup de circonstances : fêtes, noces, baptêmes, etc. Pour une de ces dernières occasions, nous avons vu un *cabas* destiné à recevoir les bonbons ; il était en résille de cordonnet blanc, ayant en place de chaque nœud de la maille une perle ou turquoise ; l'intérieur était doublé en moire bleue, et au bout des rubans qui le suspendaient étaient deux superbes glands mélangés de crépine blanche et de filets en turquoises. — Tout ceci peut donner de charmantes idées pour créer une multitude d'ouvrages amusans.

— On emploie pour tapisserie des papiers ayant pour dessins des palmes turques vivement nuancées sur des fonds blancs ou de couleurs tendres. On ne met à ces tapisseries d'autres bordures qu'un *câble* en soie, ou figuré en papier peint.

— Rien de plus frais et de meilleur goût qu'un papier blanc uni et glacé. Une belle bordure de fleurs que l'on découpe pour les apposer sur la tapisserie, afin d'éviter la raie qui séparerait une bordure ajoutée. Pour mettre plus de luxe, on place de distance en distance deux ou trois gros plis de foulard qui forment colonne. Ce foulard fond blanc, semé de fleurs comme la bordure, produit un effet merveilleux.

— Un autre joli genre d'ameublement de boudoir est un papier uni, fond chamois ou brun très-clair, bordé par un gros câble de diverses nuances qui tient lieu de bordure. Sur ce papier se trouve une double rangée de bouquets de fleurs à l'aquarelle, mais n'ayant point de cadre et incrustée dans la tapisserie, n'ayant qu'un très-petit filet en ébène qui retient la glace de chacun de ces petits tableaux.

— Les cabinets de toilette sont souvent tendus en percale peinte, soit en dessins perses, rayures, bouquets, etc. On a adopté ce genre par la facilité de conserver toujours les ornemens frais au moyen d'une recharge.

— On adopte de plus en plus les tables à ouvrage formes longues, ayant aux bouts deux plians qui la prolongent à volonté. De chaque côté un tiroir au fond duquel est un sac suspendu pour recevoir les laines, papiers, etc. Les tables les plus jolies sont en bois indigène à incrustations.

— Les petits guéridons, ou *tavolines* rondes, en bois de palissandre,

entourés d'un petit ornement d'acier, et ayant le pied canelé et pointillé en acier, sont les meubles les plus élégans que l'on puisse trouver.

— On voit de charmantes corbeilles en porcelaine peinte que l'on remplit de fleurs, et qui se placent sur des meubles de fantaisie.

— On vend dans tous les magasins de nouveautés force collection de *chemises de chasse* pour les hommes. Ces chemises sont en percaline à rayures lilas, bleues, rouges, etc. ; on en fait aussi à petits carreaux ; enfin, c'est une mode horrible, mais qui est *reçue*. Quelques élégans ont fait faire des chemises en foulards de couleur.

— On fait aussi pour la campagne des chapeaux en paille d'une assez jolie forme que les jeunes gens adoptent dès qu'ils sont hors des barrières de Paris.

— Les blouses de tous genres forment le principal costume des jeunes garçons.



Un Evénement

DE LA SEMAINE.

UN bal se préparait dans un des brillans quartiers de Paris ; non pas de ces bals où les lustres se multiplient, où les glaces se reproduisent mille et mille fois, et où tout le luxe de l'Orient vient s'unir à l'élégance parisienne. Ce n'était pas enfin un de ces bals comme on en voit dans l'hiver lorsque les tentures et les foyers, surmontés d'or et d'arabesques, trompent les frimas et les ennuis de la saison, où l'on n'aperçoit que riches fourrures et manteaux de velours dans les antichambres ; diamans, plumes altières et étoffes pompeuses dans les salons de danse et autour des banquets. C'était une fête champêtre au centre de Paris, une fête donnée au milieu d'un jardin. Les arbres formaient les pilastres, leur feuillage tenait lieu de dôme, et les fleurs élevées en guirlandes en composaient les gracieux ornemens. Les lanternes disposés en étoiles projetaient au-dessus de la voûte un firmament de mille couleurs, et la musique, dérobée par des buissons embaumés, laissait incertain si l'harmonie que l'on entendait venait du ciel ou de la terre. A tout cela il ne manquait plus que des femmes ; des femmes qui allaient arriver avec des beaux cheveux noirs passés en bandeaux sur le front, des turbans à la Moabite, ou des voiles attachés à la manière des jeunes filles d'Israël ; des femmes qui presque toutes avaient de longs yeux noirs, voilés sous des cils humides et retombant, un teint pâle et uni, des lèvres vermeilles sur lesquelles se mélangeait une expression de fierté et d'amour ; puis de la noblesse dans le maintien, de la passion dans le regard, du luxe dans la parure. Puis, pour appuyer leurs bras ornés de bracelets, un père, un frère, un mari, revêtus d'une robe asiatique ou d'un costume européen, portant le bonnet phrygien, le turban turc ou les cheveux à la manière de notre jeune-france ; car cette réunion était un amalgame de toutes les nations, un assemblage de tous les étrangers, de toutes les modes présentes, espèce de caricature du siècle, où les

Français étaient appelés à jouer le premier rôle, et qui depuis plusieurs jours était annoncé comme la fête des Juifs.

C'était en effet par les Juifs qu'était donné ce bal où l'or se répandait en élégans préparatifs, et où chacun briguaît la faveur d'une invitation. Il en fut donné beaucoup; il en fut donné tant que, vers minuit, le salon champêtre était encombré, et que force fut à plus d'un d'aller se promener dans les allées solitaires du jardin.

Et cependant il manquait encore beaucoup de monde. On attendait la belle R***, la riche et magnifique V***, enfin bien des femmes marquantes dans la société juive de Paris. Mais on attendait surtout la charmante petite S***. Les Français particulièrement s'entretenaient d'elle. « Viendra-t-elle donc, se demandaient-ils! — Elle a pleuré pour obtenir la permission de son mari, disait l'un. — Bah! c'est encore une enfant, répondait l'autre. — Une enfant de vingt ans avec la beauté d'un ange et la malice d'une femme, ajoutait un troisième. . . Mais, chut! la voilà. Hélas! non ce n'est pas encore elle! — Vous ignorez que dans ce moment la jolie Sara (car ce doit être son nom) prépare seulement les fleurs qui doivent la coiffer; elle en a essayé beaucoup, car elle veut être charmante ce soir. On ne sait pourquoi. Est-ce pour se venger du mari qui l'a fait pleurer, ou pour plaire plus encore à tant d'hommes qui voient échouer leurs hommages devant sa coquetterie? Quel que soit son motif, elle réussira à coup sûr, car elle est séduisante dans cet instant. Son teint est rosé, ses yeux étincèlent d'esprit et de gaieté, sa taille se développe sous son corset plus déliée, plus gracieuse qu'elle ne le fut jamais. — « Sara, choisis cette couronne de roses, place-la sur ton front, et tu seras la plus jolie femme de la fête. »

Et Sara l'a bien compris aussi; car c'est ainsi qu'elle vient d'arrêter sa parure: sa robe de gaze blanche est préparée sur son divan; auprès est une ceinture incrustée de diamans, bijoux de famille transmis à elle pour s'en servir les jours de fête, et qui lui rappellent ses riches ancêtres; puis une écharpe en blonde rosée, dont elle entourera deux fois son joli cou pour entrer dans la salle du bal.

Elle n'a cependant encore sur elle qu'une élégante chemise de batiste garnie de dentelle, et un schall transparent jeté sur ses épaules. Avant de déterminer sa toilette, elle se complait dans la grâce de sa coiffure. Ses cheveux lisses, séparés en bandeau sur son front, traversés par cette guirlande de roses qui en fait ressortir l'éclatante noirceur, sont vraiment admirables. Ils remontent vers le sommet de la tête où ils forment une

triple couronne de nattes de jais. Quelques boucles s'en détachent pour retomber sur son cou de cygne, et cette peau si blanche, ces cheveux si noirs, ces roses si fraîches, tout cela forme, dans leur contraste charmant, une harmonie de grâce et de séduction.

Mais pourquoi t'arrêtes-tu, séduisante Sara? Pourquoi tout-à-coup cette effrayante immobilité? ce sourire qui s'éteint? ce front couvert d'un nuage de douleur? L'heure approche; reprends tes gazes, tes bijoux; ferme ce bracelet qui s'entrouvre; relève ce bouquet qui s'échappe de tes mains; continue donc ta parure, Sara! la fête avance et l'on t'attend!

Hélas! on l'attendra toujours!...

C'est qu'un souffle de mort vient de passer sur sa tête. L'horrible fléau a circulé subitement dans ses veines; c'est le choléra qui vient d'envahir la jeune et belle créature à l'instant où elle se préparait, brillante et coquette, à aller chercher de nouveaux triomphes dans le monde. Sa parure est là tout auprès d'elle: les parfums s'exhalent, les bijoux brillent, les fleurs couronnent son front, et elle déjà se débat dans les angoisses de l'agonie. Ses membres si ronds, si gracieux, se raidissent et se contractent sous ses efforts douloureux. Son regard est devenu terne, et d'affreuses convulsions remplacent sur ses lèvres les sourires d'amour et de gaieté. C'en est fait: il n'y a plus entre la vie et la mort que quelques souffrances, un affaiblissement, et un dernier soupir.

Sara est étendue, palpitante de douleur, sur le lit qui devient son tombeau. On pleure, on l'entoure, on frémit auprès d'elle. Mais le mal est violent, fougueux, il brise et détruit ce qu'il touche, on voudrait l'arrêter, lui demander un seul instant d'existence, une minute encore, une minute pour laisser à une mère le tems d'arriver, à un ami la consolation d'obtenir un regard!... Mais non! l'impitoyable choléra déchire, écrase, anéantit sa victime, et la belle et séduisante juive dut expirer avec toute sa jeunesse dans le cœur et sa couronne de roses encore attachée sur son front.

ALBUM.



JUSTICE EXÉCUTIVE DANS LA NOUVELLE-ZÉLANDE. — Je fus une fois témoin de la promptitude avec laquelle les sauvages rendent la justice. Un chef du village où je résidais eut la preuve de l'infidélité d'une de ses femmes; convaincu de son crime, ce chef saisit son patou-patou (hache de pierre) et se rendit dans sa hutte, où la malheureuse femme s'occupait des soins du ménage.

Sans lui dire la cause de ses soupçons, sans une parole de reproche, ce sauvage assena un tel coup de hache sur la tête de sa femme, qu'elle tomba morte sur le carreau. Comme celle-ci était une esclave, son mari traîna son cadavre par les cheveux hors de l'enceinte du village, où il allait devenir la pâture des chiens.

La nouvelle de ce meurtre parvint bientôt jusqu'à nous; nous nous rendîmes à l'instant sur les lieux, et ayant obtenu la permission de rendre les derniers honneurs aux restes de cette infortunée, nous nous fîmes aider par deux esclaves, et nous enterrâmes ce cadavre, le plus décentement qu'il nous fut possible. C'était le second assassinat dont j'avais été témoin depuis mon arrivée dans l'île.

L'indifférence avec laquelle chacun s'entretenait de ces événemens m'autorisa à croire que ces sortes de meurtres se renouvellent souvent dans ces contrées. Cependant les manières des naturels me paraissaient douces et bienveillantes entre eux. Mais dans ce pays l'adultère est toujours puni de mort, et quand on parvient à saisir le complice de l'infidèle, il est aussi condamné à perdre la vie. La vérité m'oblige à dire ici que malgré cet atroce châtement, les Zélandaises ne reculent pas devant une intrigue. *(Earle's Travels.)*

UN PRÉVOT ÉCOSSAIS. — Les magistrats des bourgs en Écosse, quoique des hommes respectables sans doute, ont en général fort peu d'instruction; et il arrive quelquefois que, dans un grand nombre de bourgs pauvres et éloignés, des individus qui ne sont rien moins que distingués par leur rang et leur fortune, consentent seuls à accepter l'importante dignité de la chaise curule. On raconte l'anecdote suivante concernant un des misérables villages d'un des comtés les plus septen-

trionaux. Un gentilhomme anglais se rendait un jour à ce village, quand son cheval s'arrêta tout-à-coup devant un tas énorme de bois sec et de branches qui encombraient le chemin. Un homme fort vieux et de mauvaise mine était en train de ramasser le bois qu'il venait de couper, dans l'intention sans doute de l'aller vendre le lendemain à la ville voisine. L'étranger, se servant d'expressions très-peu polies, cria aussitôt au vieil homme de faire diligence, et de débarrasser la route sur-le-champ, afin que son cheval pût passer. Notre homme, choqué de l'impertinent langage de l'étranger, ne fit aucune attention à lui, et continua son ouvrage. « Vieux drôle, s'écria alors le gentilhomme en colère, je vous ferai mener devant le prévôt, et je vous ferai mettre en prison pour violer ainsi les lois sur les chemins. — Allez-vous-en au diable, vous et le prévôt, répondit sans s'émouvoir le bûcheron ; je suis le prévôt moi-même.

— On lit sur le tableau d'une troupe de bateleurs, ce singulier défi : « Le nommé Michel, anthropophage, ici renfermé, offre de parier dix francs, avec la première personne venue, qu'il la mangera dans l'espace d'une heure. » Hier, il y avait une grande affluence des spectateurs, mais les paris n'étaient pas encore ouverts quand l'anthropophage a ouvert la bouche.

Nous recommandons un livre extrêmement utile à toutes les personnes qui s'occupent de l'étude de la langue française ; il était difficile de réunir en deux volumes in-8°, un **DICTIONNAIRE COMPLET**, avec les définitions données par l'Académie, et d'y joindre encore une Grammaire française, un Dictionnaire des Difficultés de la langue, un Traité des Tropes et de Versification, un Dictionnaire des Rimes, un Vocabulaire de Mythologie, des Grands Hommes et de Géographie ; le Dictionnaire que viennent de publier MM. **POURRAT FRÈRES**, rue des *Petits-Augustins*, N° 5, atteint ce but, et son prix bien inférieur à ce que coûtaient jusqu'ici ces sortes d'ouvrages, doit encore contribuer à en assurer le succès (12 f. les 2 volumes, pouvant se réunir en un).

A ce Numéro est jointe la planche 911.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la *Souscription*, pour un trimestre. Paris, 9 fr.—Départemens, 9 fr. 50, — Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens*, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

PARIS. — Imprimerie de DONDET-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

B
Exp
du 8

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N.º 2 près le passage de l'Opéra
 Capote en crêpe. Pajouir en Mousseline brodée des M^{mes} de M^{me} Ormand rue
 du Cloître St. Jacques N.º 10. près la rue Monconseil. Chaise en fer creux.

Published by J. and T. Fisher